

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



694

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

66



ЗЯЛЫИ ОГУЛЮЧЯ

ЗТЛАДЫ ГАДЫЛ
ЗТНЯЗТАНЧ

LES DEMOCRATES
ET
LES ARISTOCRATES
OU
LES CURIEUX DU CHAMP DE MARS.

Comédie en un acte, en prose et vaudeville;

N O M S D E S A C T E U R S.

M. de Béliste, officier de la garde National, impartial,
Pere Ambroise, aveugle; Jacob, son chien, tous deux
aristocrates.

Frentin, domestique de *M. de Béliste*.

Suzon.

Bertrand, niais.

Une sentinelle, amant de Suzon.

La Fleur, domestique, démocrate.

La Jeunesse, aristocrate.

Madame la marquise de la Branche du blason, aristocrate.

M. Le chevalier Durocher.

M. Séné, médecin, démocrate.

M. Rapine, procureur au châtellet.

M. Poignardin, auteur tragique.

M. de l'Ecusson, généalogiste.

Un officier.

Un bourgeois.

Une patrouille.

LES DÉMOCRATES

E T

LES ARISTOCRATES.

O U

LES CURIEUX DU CHAMPS DE MARS.

Comédie en un acte, en prose et vaudevilles.

Le théâtre représente le bas de Chaillot, en face du champ de Mars : l'on apperçoit, dans le fond, la rivière.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

Père Ambroise M. de Bélisle, Frontin.

M. de Bélisle.

REprenez vos forces, mon ami, pouvez-vous un Jour comme celui-ci vous exposer dans la foule : sans moi, le pauvre diable étoit étouffé.

Père Ambroise et son chien.

Que voulez-vous que je fasse, mon bon enfant ?

A

(4.)

sifier ? c'est la misère qui nous a chassés moi et Jacquot de notre gite : nous n'avons rien mangé depuis deux Jours.

Frontin.

Ils ne mourront ni l'un, ni l'autre d'indigestion; il parle de son chien comme de son ami.

M. de Bélisle.

Mène, Frontin, ce pauvre aveugle à la plus prochaine auberge et paye pour un mois sa nourriture.

Frontin.

Le bon maître! si tous les gens de qualité lui ressemblaient, ils auroient bien plus de partisans.

Père Ambroise.

Le brave homme! le bon humain! grand merci, mon bon officier; Je n'oublierai pas de vous recommander à la bienheureuse sainte Barbe et au brave S. George. Si Jacot vouloit sauter pour la nation, pour la loi, et pour le roi, comme il sautoit jadis pour le roi, la reine, monseigneur le dauphin, et toute la famille royale, j'veus ferions voir mon brave officier, que Jacot n'est pas si

bête , j'ganerois ma vie comme autrefois avec lui, Chien d'aristocrate ! actuellement ton obstination fait que j'mourrons d'faim tous deux.

Frontin.

Ah ! le drole d'aveugle.

M. de Bélisle.

Le pauvre homme !

Pere Ambroise.

Ah ! dame , Monsieur , la nouvelle constitution nous casse le cou. On dit très-bien que la nouvelle est la meilleure , mais l'ancienne, il me semble, qu'elle est tirée de l'écriture sainte.

Frontin.

Ecoutons - le.

M. de Bélisle.

Voici du nouveau. Parbleu donnons nous le plaisir de politiquer avec cet aveugle. Comment l'entendez vous l'ami , et qui vous a dit que l'ancienne constitution venoit de si loin.

Pere Ambroise.

Personne , mon bon officier , c'est que J'la-

vons trouvé , et vous l'rouverez de même si vous l'voulez ben. Faites le signe de la croix seulement et vous voirez ben qu'javons raison.

M. de Béfisle.

Quelle folie ! Je n'e vois aucun rapport dans ce signe , avec l'ancienne constitution.

Pere Ambroise.

C'est dans les paroles , mon bon officier , c'est dans les paroles (avec gravité) au nom du pere , ça veut dire au nom du Roi , l'Roi n'est-y pas l'pere de tous ses sujets ? Au nom du fils , n'est-ce pas la nation qui renferme tous ses enfans. Et du saint-esprit , c'est la loi qui opere sur tout.

Frontin.

Pas si lète.

M. de Béfisle.

En vérité , on trouve dans ces ignorans des idées que trente ans d'étude ne font pas rencontrer.

pere Ambroise.

Que dites-vous là , mon bon officier , est-ce que j'n'avons pas dit vrai ; Jacot n'en veut pas

en démodre ; il a de la religion comme quatre , voyez-vous mon brave officier.

Frontin.

De la religion comme quatre , et c'est d'un chien qu'il parle ; en vérité cet ayeugle est hérétique , sans le savoir. Qu'est-ce que c'est que de nous ! ou la religion va se nicher !

M. de Bélisle.

Mon ami vous ne vous doutez pas de ce que vous dites ; ne parlez pas de cela tout haut , vous serez pris pour un aristocrate . . . Un aveugle , un mandiant , aristocrate ! qui pourroit lui faire du mal. Non les esprits sont trop raisonnables , trop calmes aujourd'hui pour trouver mauvais une comparaison , une pensée ingénieuse. Allez , mon ami , allez vous rafraîchir , et ayez bien soin de vous : Frontin , tu lui donnera mon adresse ; je veux prendre soin de ce pauvre malheureux , mène le par le bras.

Frontin.

Je n'y manquerai pas , monsieur , il m'amuse trop pour ne pas m'y intéresser : venez , venez , père Ambroise , je vais vous en faire boire du chenu .

Père Ambroise.

Adieu, mon brave militaire, j'allons prier
pour vous le brave heureux S. Clair. Allons
Jacot marche devant mon fils.

SCENE SECONDE,

La marquise de la Branche du Blason, le
chevalier du Rocher, M. de Béliele.

Mde. de la Branche.

C'est vous, mon cher Rocher ; je suis hors
de moi, j'étouffe, j'expire ; quoi s'en est donc
fait ! plus d'espérance de contre-révolution.

M. Rochert.

Tient cet autre comme il y va une contre-
révolution ; n'en parlons plus.

M. de Béliele.

Voici deux originaux, feignons de nous
promener et amusons nous de leur conver-
sations.

Mde. de la Branche.

J'en parlerai tant que Je vivrai ; quel nom
croyez-vous que l'on ait fait succéder à ce-
lui de marquise de la Branche du Blason ? ce-
lui

lui de madame Cornu; Je serai actuellement madame Cornu! et Je perdrai un nom illustre et les droits d'une race antique.

Du Rocher.

Antique, bouquin, sagot, n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

N'en parlons plus, oh! Je ne renonce pas ainsi à mes prérogatives.

Du Rocher.

Prérogatives de l'ancien régime; n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

Je saurai bien défendre des droits transmis par mes ancêtres

Du Rocher.

Vos ancêtres, vos ancêtres, eh bien! eh bien ils sont morts, n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

La noblesse se reveillera de sa létargie, moi même Je parcourrai le royaume pour le soulever contre l'oppression des prétendus patriotes.

Du Rocher.

Vous y perdez vos pas, ainsi n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

Le peuple triomphe maintenant; mais nous avons pour nous la patience, le tems, la sagesse et la raison; mille moyens qui seront employés avec prudence, feront leur effet.

Du Rocher.

vous ne ferez, vous dis-Je, que de l'eau claire, et croyez moi, n'en parlons plus, vous ferez beaucoup mieux.

Mde. de la Branche.

Mais mandit homme, que vous êtes, vous vous rendez donc du parti des démocrates.

Du Rocher.

Des démocrates, des démocrates, et des aristocrates; n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

vous confident du feu roi, vous autrefois comblé des faveurs de la cour, le torrent de la popularité vous entraîneroit, et vous ne frémissez pas du renversement de toutes les idées anciennes.

M. du Rocher.

N'en parlons plus, J'avois quelques pensions, on me les diminuera; eh bien! cela ne

m'empêchera pas de me promener tout à mon aise dans le palais-Royal, et de me voir entouré de nymphes de ce Jardin qui me demandent du sucre-d'arge.

(*Il tire sa boîte.*)

Tiens en veux-tu.

Mde. de la Branche.

Allez, vieux fou, vous etes bien digne de leur servir de Jouet.

M. du Rocher.

Écoutez donc, Mde. Cornu, ci devant marquise de la Branche du Blason, chacun prend son plaisir où il le trouve : J'aime mieux cent Jolies figures que tous vos parchemins ; n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

Oui aussi bien, Je suis trop bonne de m'arrêter avec un radoteur de cette espèce.

Du Rocher.

Et moi bien complaisant d'écouter une pareille béguelle ; n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

Insolent! Si J'avois mes gens ici, Je t'aprendrois à manquer de respect à une femme de ma qualité.

M. du Rocher.

Adieu, Mde. Cornu, ma qualité; oh! n'en parlons plus.

Mde. de la Branche.

(S'en allant d'un autre côté.)

Oh! que Je t'arracherois volontiers les yeux
si j'en avois la force.

SCÈNE TROISIÈME,

M. de Bélisle seul.

Il n'y a rien de plus original que la conversation que Je viens d'entendre. Ce lieu est un débouché aux personnes qui craignent la foule, mon devoir me prive d'être au champs de Mars. Parbleu amusons nous des discours des passans. La rencontre de l'aveugle. La conversation de ce chevalier si fameux ont piqué ma curiosité. Que d'originaux vont se rendre ici; Je vois approcher une petite fille elle est ma foi jolie, elle donne le bras à un espèce de nigaud, c'est peut être son amant ou son frère, assayons nous ici et feignons de lire.

SCENE CINQUIEME.

Mademoiselle Suzon, M. Bertrand.

Bertrand,

(En pleurant.)

Vous êtes la cause, Mademoiselle Suzon, que je n'verrons pas la cérémonie, vous l'avez faite exprès et vous vous êtes perdue comme ça de votre pere et de votre mère, pour venir roder autour de votre amoureux; oh! que je n'sommes pas si bêtes.

Suzon,

(Regardant, avec finesse, la sentinelle).

Qu'est-ce que vous voulez dire? Voyez donc n'droit-on pas à l'entendre que j'sommes une fille à chercher les garçons.

Bertrand.

Oui, morbleu; vous en êtes une; est-ce que vous croyez que j'avons la barbe? Et que je n'voyons pas ben qu'il est là en sentinelle? A d'autres, à d'autres, Mams'elle Suzon, je n'sommes pas un bénét chez-nous: parce que mon pere me donne toujours des gifffes; mais aujourd'hui, j'avons l'esprit ouvert.....

Suzon.

En effet, vous m'paroissez ben éveillé !
D'où vient donc ce prodige ? Mais soyez assuré, Monsieur Bertrand, que quelque soit votre pénétration, vous vous êtes trompé à mon égard : car si je me suis perdue dans la foule, C'est ben innocemment, et n'y a pas de ma faute.

Bertrand.

Y n'y a pas de votre faute ? On a ben raison de dire que vous avez de l'esprit ! Et pourquoi qu'vous m'avez fait sortir du champ de Mars ? C'est beau mal à vous. J'avions l'ame et l'esprit élevé là, et vous nous entraînez ici où je n'voyons personne qu'un sentinel qui vous fait des niches, et puis vous l'y faites les yeux doux. T'nez, vous voyez ben, J'allons vous laisser avec lui, et vous vous retirerez d'embarras comme vous l'pourrez et J'verrons dumoins la cérémonie.

Suzon.

Ah, mon pauvre Bertrand, n'me laissez pas seule, vous seriez cause que mes parents me maltraiiterions.

Bertrand.

(Regardant la sentinelle).

Tatiguienne, comm'e y vous fais des salu-

tations ; J'crois, par ma finte, qu'il vous présente les armes. Mais ça n'en est pas. J'voyons tous les Jours faire l'exercice et il est défendu en sentinelle d'e n'présenter les armes qu'aux officiers. Mais que de monde ! V'la pourtant le temps qui se charge. Si J'allions être mouillés ? Oh ! ça n'i fait rien Ah ! ça ira , Quin , quin v'la des échafaudeux qui nous arrive ; bon , J'serons placés des premiers , parce que J'sommes les premiers venus.

SCENE SIXIEME.

Les acteurs précédens , gagne denier , plusieurs citoyens et citoyennes , Bertrand , suzon , la sentinelle.

Gagne denier.

Allons gagne petit , dépêchons-nous ces braves gens voirons aussi bien que s'ils étions aux côtés du Roi , car ceux qui en sont éloigné n'sont pas trop en sureté au moins. Allons dépêchons-nous , à six sous les places.

La sentinelle.

Qui vous a permis de vous placer là ? Otez

vos planches de là , elles ne sont pas dans ma consigne.

Gagne petit.

Vois cet haneton , quin , quin comme il fait son embarras , quand il seroit Malbrouck y n'feroit pas plus son méchant.

Bertrand ,

(Bas à Suzon)

Mam'selle Suzon , mam'selle Suzon , c'est à vous d'arranger cette affaire là , si vous lui parlez , vous verrez qu'il laissera faire l'échaufadeux et ça fait que j'voirons la carimonié.

Suzon.

Pour vous obliger j'allons le tenter , car pour moi je ne suis pas curieuse.

Bertrand.

Ah c'est ben dit , tentez le ça fait que j'voirons toujours la confrédération. Allez donc allez donc.

Suzon ,

(A la sentinele).

M. le sentinel si sans vous déranger avec votre permission vous vouliez ben nous permettre que J'montions sur ces planches je n'dérangeions rien à la fête.

La

La Sentinel.

Mademoiselle, une personne aussi aimable que vous n'a point de grace à solliciter ; notre général, d'ailleurs, veut qu'on ait des égards pour le beau sexe, ainsi vous pouvez, avec votre aimable compagnie....

Suzon.

Monsieur le sentinel, vous m'confusionnez,

Bertrand.

(à part).

Tatigué, comme al vous dégoise ben un compliment! Oh, comme ça sera donc biau. Ah! ça ira, ça ira, ça ira,

La sentinel.

Montez sur ces planches, et voyez, Mademoiselle à votre aise, et pour qu'il ne vous arrive rien je monterai ma garde a côté de vous.

Une Poissarde.

Tiens, vois donc comme y s'radouci, ne diroit-t-on pas qu'il nous prend pour des chiens, et comme cette petite mijorée a la préférence sur nous.

Un Citoyen.

Qu'est que ça te fais, en est tu jalouse;

monte toujours , tiens on à beau faire on ne détruira Jamais l'aristocratie des belles et des riches.

La Poissarde.

Ah , laisse nous tranquille avec tes contes.

S C E N E S E P T I E M E.

La Fleure et la Jeunesse en livrée , et les acteurs précédens.

La Fleure.

Comment , comment encore cet habit proscri ! tu veux donc mon cher la Jeunesse , te faire lanterner.

La Jeunesse.

Je ne suis plus en condition , mon maître m'a laissé mes habits qui ne lui étoient plus hon a rien , et moi qui n'ai pas d'argent pour en faire de nouveaux je conserve comme tu vois mon costume , et de désespoir je vais me faire cocher de place , c'est là ou les blasons et la livrée jouent aujourd'hui un grand rôle.

tout le monde , les femmes sur-tout , en montrent quelquefois une rage burlesque , témoin ma vieille marquise , qui a jetté de fureur sa perruque et son ratellier par la croisée ; et ce qu'il y a de plus plaisant , c'est que les dépouilles de ses charmes sont tombées sur la tête d'un garde national qui voulloit officieusement les lui rapporter. Heureusement que Je me suis trouvé sur ses pas pour l'en empêcher.

M. de Béliste.

Ceci est pour moi une vrai comédie.

La Jeunesse.

Tout cela est fort plaisant , mais je ne trouve pas de même notre situation , mon ami , la noblesse est un arbre dont les racines , il est vrai , nuisoient trop à la culture des autres plantes , mais nous étions les rameaux de cet arbre , et en le déracinant nous nous sentons de sa chute.

La Fleure.

Eh bien ! nous prendrons un autre état tout est encore dans la confusion , c'est l'effet des grandes révolutions , qui diable ne se ressent pas de celle-ci mais j'entend la musique , tien , c'est le Roi et la Nation qui arrivent ; courrons vite.

(Ils sortent).

SCENE HUITIEME.

M. Poignardin , les acteurs précédens.

Poignardin.

(Tenant un crayons et un manuscrit à sa main , se promenant à grands pas sur le théâtre).

Quel dénouement ! filles du Tartare , Euménides ! Inspirez moi

(Continuant d'écrire)

SCENE NEUVIEME.

M. Poignardin , les acteurs précédens , une patrouille dans le fond du théâtre.

Un citoyen.

Messieurs , je le suis depuis la rue Tarrane ; il y a quelques mauvais desseins , c'est un conspirateur d'une espece nouvelle , il dit tout haut ce qu'il a envie de faire.

M. de Bélisle.

Ceci demande mon attention , voyons.

L'officier.

Taisez-vous , écoutons seulement.

M. Poignardin.

Voici le coup le plus terrible ! la garde de ce côté , le Roi montant à cheval et le traître qui l'attant à son passage , il court , il se précipite sur son maître , et le Roi meurt.

L'officier.

(à ses gardes.)

Et le Roi meurt , gardes , saisissez ce traître.

(Les gardes saisissent M. Poignardin au collet.)

M. Poignardin.

Eh ! messieurs , que me voulez-vous ! vous vous trompez , je suis un bon citoyen , je vous jure.

L'officier.

Infâme tu projettes d'assassiner le roi.

M. Poignardin.

Eh ! c'est le Roi de ma tragédie.

L'officier.

Comment ?

M. Poignardin.

Oui , je vous l'assure ; je me nomme Poi-

gnardin, poëte tragique, et si vous en doutez, parcourez mon manuscrit, vous verrez que j'en étois au dénouement que vous m'avez fait manquer.

L'officier.

Me serai-je trompé, voyons, il a raison c'est un poëte, quelle imprudence à nous : mille excuses, monsieur, sur la fausse alarme que nous a causée votre agitation, mais vous le savez, nous sommes entourés de traîtres, nous adorons le monarque et tous vrais François veille sur ses jours.

Le Poëte.

J'approuve votre zèle, mais vous m'avez fait manquer le plus beau coup de théâtre de la scène dramatique, adieu, messieurs.

Cette garde nationale est bien indiscrete.

M. de Bélisle.

Quelle leçon ! j'ai bien fait de ne pas paraître, mais voici encore deux figures extraordinaires.

S C E N E D I X I E M E.

Rapine, Sené.

Sené.

Vous avez beau dire M. Rapine que votre

état est perdu , il est vrai que l'on ne verra plus dans la robe des fortunes si rapides , mais aussi on ne dira plus c'est un fripon de procureur qui a ruiné vingt familles , on dira au contraire c'est un honnête arbitre , un juge désintéressé , un ami de la paix qui se sacrifie au bonheur de ses concitoyens .

Rapine.

Puis-je , de même que vous , admirer les ruines sur lesquelles s'élèvent cette constitution si vantée ! vous en raisonnez tout à votre aise , M. Sené , l'assemblée nationale ne sauroit décreter contre la mort , ni empêcher les malades d'avoir une sotte confiance dans les médecins .

M. Séné

Avouez que la rapacité des gens de robe méritoit bien qu'on leur prescrivit des limites .

Rapine.

Des limites ! est-ce qu'on en connoit actuellement : rien n'est sacré , et avouez que la charlatanerie de vos docteurs auroit grand besoin qu'on la réduisit au silence , et qu'un bon décret , meilleur que tous ceux qui ont boulversé l'état , vous apprit que vous êtes les

vrais ennemis du genre humain, et que les procureurs au contraire en sont le soutien et l'appui.

M. de Bélisle

■ Cette conversation ne finira pas gaiment; mais elle m'amusera beaucoup.

Séné.

Est-il rien de plus dangereux dans un état que cet art perfide d'embarasser les meilleures causes et de semparer, grâce à la forme, du bien de la veuve et de l'orphelin.

Rapine.

■ Est-il rien de plus criminel que l'ignorance d'un médecin qui empoisonne ses malades, au lieu de les guérir.

Séné.

■ L'étude d'un procureur ressemble à une grotte de voleurs, on y entre riche, on en sort gueux.

Rapine.

■ le laboratoire d'un médecin est comme l'antre du lion, on s'y rend avec confiance; mais on n'en sort plus.

Séné.

■ Et cette succession de quatre cent mille livres

vres dont vous avez sû si bien embrouiller le partage, qu'il est passé cent mille écus en frais de procédure.

Rapine.

Et cette famille nombreuse qui ne subsiste que par son chef, qui vient de mourir entre vos mains des suites d'une légère indisposition que avez bien sû rendre grave, n'avez-vous pas exigé le payement de deux cent trente neuf visites, de cent quatre vingt sept ordonnances, de cent cinquante seignées et quatre vingt médecines et de six cens lyvemens; n'a-t-il pas fallu que sa malheureuse veuve se dépouillat de see dernières ressources pour vous satisfaire.

Séné.

Sangsue insatiable.

Rapine.

Assassin bréveté, empoisonneur ensigne.

Séné.

Voleur public.

(Ils s'arrachent leurs perruques).

Les autres acteurs accourent.

M. de Bélisle.

Je l'aurois Juré. Eh ? messieurs que faites-vous ?

D

Bertrand.

Eh, bon dieu queu tapage.

Un citoyen.

Messieurs, laissons les faire : c'est un procureur et un médecin, il n'y a pas de mal que cette engeance là se détruise elle-même.

Les precédens, une patrouille.

M. de Bélisle.

Coucement, doucement, messieurs, quel scandale osez vous donner à la france antiere assemblée pour jurer le pacte d'union la plus fraternelle.

Séné.

C'est un aristocrate.

Rapine.

C'est un démagogue incendiaire, prenez gar de qu'il ne vous échappe.

M. de Bélisle.

Eh, messieurs, ne pouvez-vous pas manifester vos opinions, sans vous livrer à ces excès répréhensibles, vous paroissez d'un état qui commande la décence. Si l'auguste cérémonie qui va commencer, n'électrise point vos ames, laissez en tranquilement jouir les

amis de la patrie. Entendez-vous ces cris d'allégresse.

Bertrand.

Reprenez nos forces.

(Ils montent sur l'échafaudage. On entend une musique lointaine).

Courrons. vois défiler les troupes.

M. de Bélisle.

Voici encore un original, à sa tourure je le jugerois un Gascon, il a l'air bien sombre, s'il pouvoit voir avec ces bonnes gens, la cérémonie, peut-être ce coup-d'œil le dissiperoit-il.

Bertrand

Tien, regarde donc celui-ci, et c'tautre qui vient par là; oh, la la drôle de figure.

(Tous s'approchent sur la scène).

SCENE DERNIERE.

M. de l'Ecusson, M. Poignardin, M. du Rocher, Les acteurs précédens.

M. du Rocher.

Ah; me voilà bien venu, j'ai courrus par tout, je n'ai pu rien voir, n'en parlons plus.

Poignardin.

Non, je ne trouverai Jamais mon dénoir-

mént cette pompe, cet appareil sembloit m'inspirer un coup de théâtre neuf, il est neuf en effet, mais il n'y a pas un citoyen qui ait la figure d'un traître, car tous adorent le monarque.

M. de l'Ecusson,

Tous ces gens m'ont l'air de démoerates. Il n'y a rien à gagner avec eux, retirons-nous.

M. de Belisle,

(l'arrêtant).

Mon ami, vous avez l'air agité : vous trouviez-vous incommodé, auriez-vous besoin de qnelque chose ?

M. de l'Ecusson.

Son ami, son ami, comme ces officiers nationaux se familiarisent !

M. de Bélisle.

Monsieur, puisje vous demander qui vous êtes ? Je suis faché de m'être mépris.

M. de l'Ecusson.

Je me nomme de l'Ecusson, généalogiste.

M. de Bélisle.

Seriez-vous par hazard de la classe des anciens gentils-hommes.

M. de l'écusson.

Si J'en suis, belle demande; c'est moi qui les faits. Jai donné l'existance a plus de deux cens marquis, six cens comtes, deux mille barons, sans compter les chevaliers de ma façon, dont le nombre surpassé celui des sables de la mer, tous ceux qui se sont adressés à moi pour monter dans le carosse de sa majesté, ont eu à se louer de mes services, Je n'en ai menqué aucun. Les gascons m'ont donné beaucoup de besogne; c'est dommage qu'ils payent mal. J'en quitte un à l'instant qui m'a juré, en face de l'autel de la patrie, que son habit l'abandonneroit plutôt, que de se dépouiller de ses titres. Que de noblesse! quelle force de caractère! en vérité ces gascons sont admirables.

M. de Béliele.

Vous ne me paroissez pas trop content de la révolution.

M. de l'Ecusson

Elle m'écrase Je n'ai plus que de l'eau à boire. Hélas! Je venois d'achever un arbre généalogique, qui remonte à plus de huit cens ans. Celui pour qui j'ai entrepris ce travail, ne veut pas me payer, disant que mon arbre ne peut lui servir de rien.

M. de Bélisle.

Ma foi! vous pouvez porter votre arbre ailleurs; il ne prendra pas racine ici, Je vous conseille d'en faire du bois pour vous chauffer

M. de l'Ecusson.

Que voulez-vous que Je devienne? où vous lez-vous que J'aille; de grace, enseignez moi dans quel pays Je pourrai faire valoir mes talens.

M. de Bélisle.

Monsieur le gentil homme généalogiste, je ne vois pas que vous puissiez prosperer nulle part; toutes les nations se desabusent de ces chimères de noblesse, et l'on n'en voudra bientôt plus en aucun pays.

M. de l'Ecusson.

Funeste révolution! fatale constitution! allons puisqu'on me chasse de partout, Je vais de désespoir entrer dans une compagnie de chasseurs, à mon tour Je chasserai les autres.

M. de Bélisle.

Mes dames et messieurs, prétez votre attention: voilà le signal du serment civique. entendez-vous cette musique?

(tous montent sur la planche, excepté le poète)

Bertrand.

Oh ! mon dieu que c'est donc beau !

(On entend le canon, tous tombent par terre)

Je suis mort.

M. de l'Écusson.

C'est fait de moi.

Le poète

Avec admiration.

Le beaucoup de théâtre ! Ce sont les soldats
que mon traître a terrassés ; voilà une scène
véritablement tragique et drammatique.

M. de Bélisle

Personne n'est blessé heureusement.

M. du Rocher.

Tant de tué que de blessé, il n'y a per-
sonne de mort ; n'en parlons plus.

Bertrand.

J'en sommes quittes pour la peur.

Le poète.

Messieurs, cet incident m'a fait tant de
plaisir que je ne puis mieux vous en témoi-
gner ma satisfaction qu'en vous priant d'ac-
cepter des couplets que J'ai fais pour la fé-
dération.

A V E R T I S S E M E N T.

J'ai promis deux pieces de comédie au public ; je
qui donne d'abord celle qui sera la plus facile à jouer
dans les provinces et dans la capitale.

Dans la seconde, le spectacle demande de grandes
dépenses : tout ce qui s'est passé au champ de Mars
le jour de la fédération, se trouve dans cette piece ;
on voit avancer le roi avec le président de l'assem-
blée nationale vers l'autel de la patrie , et y prononcer
le serment civique , et ce serment prononcé par le
pouvoir exécutif en face du pouvoir législatif , pro-
duit au public une scène touchante ; voilà comme
j'avois pensé que ce serment seroit prêté.

Le public murmure aujourd'hui de ce que la céré-
monie n'a point été exécutée selon son attente, le
temps a produit cet inconvénient, et le roi, en cela,
n'a pas plus de tort que l'assemblée nationale , c'est
ce que le public doit reconnoître, au lieu d'inculper
le meilleur des Rois.

On trouve cette comédie chez la veuve Duchêne
et au palais-royal, au cabinet littéraire.



